

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 21

Artikel: Comparaison n'est pas raison
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198175>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

un excellent discours prononcé au banquet de la société d'arbalétriers l'*Avenir*, disait : « Souvenir des âges anciens, l'exercice de l'arbalète est une des traditions qu'il est bien de ne ne point laisser tomber en désuétude. C'est un des derniers liens qui nous rattachent à nos ancêtres. Il est d'ailleurs reconnu que le tir à l'arbalète est un excellent préparatif au tir de guerre. »

La Belgique compte aussi un nombre considérable d'archers.

En Angleterre, les vieilles sociétés d'archers ont survécu avec tous leurs anciens règlements remontant à plusieurs siècles. Une tradition veut que lorsque le souverain de la Grande-Bretagne vient occuper la résidence d'*Holy-Rood*, les archers de la compagnie royale d'*Ecosse* lui apportent trois flèches barbelées.

La reine Victoria a, pour sa part, reçu quatre fois ce présent.

Notons aussi que les dames anglaises ont organisé plusieurs sociétés de tir à l'arc et à l'arbalète et se disputent des prix dans des tournois trimestriels. — Les cibles ont un mètre de diamètre et sont placées à une distance de 150 à 180 mètres.

Nous terminerons ce petit historique des anciens tirs par quelques détails sur l'Abbaye de l'Arc de Lausanne et celle de Vevey.

L. M.
(A suivre.)

Parole de chasseur.

M. Lude, qui était syndic de Vevey, il y a quelque cinquante ans, exerçait la profession de marchand drapier. Sa maison avait une réputation aussi solide que le temple de St-Martin. De toute la contrée, du district fribourgeois de la Veveyse et de la plaine du Rhône, les clients y affluaient. Un jour, arrive un chasseur de Châtel-St-Denis. Il avait besoin de l'étoffe d'un pantalon. Un certain drap couleur chamois lui tape particulièrement dans l'œil. C'était souple, moelleux, imperméable et inusable. L'aune en valait douze francs. Le chasseur en offre dix, soit tout le contenu de sa bourse. Il en avait une telle envie que le marchand consent à le lui céder à ce prix.

— Seulement, mon ami, lui dit-il, c'est à la condition que vous m'enverrez le premier lièvre que vous débusquerez !

— Vous pouvez y compter, M. Lude.

Des semaines, des mois se passent sans que le syndic drapier voie la queue du lièvre promis, lorsque, un jour de foire, il croise à la rue du Simplon son client de Châtel-St-Denis.

— Hé ! farceur de chasseur, qu'avez-vous fait de mon lièvre ?

— Quoi ! vous ne l'avez pas reçu ?

— Ni moi, ni aucun des miens.

— Je vous l'ai pourtant envoyé.

— Par un messager amateur de civet, alors ?

— Non. Je vais vous expliquer l'affaire : Huit jours après avoir acheté votre drap, j'étais allé promener mon pantalon neuf dans les ravins de la Veveyse. Tout à coup, un gros lièvre me part dans les jambes. J'épaule et je le manque. Alors, comme il détalait du côté de Vevey, je lui crie : « Cours chez M. le syndic Lude, il compte sur toi ! »

Comparaison n'est pas raison.

Il y avait, voici trois quarts de siècle, un grand banquet à la maison de commune de l'Isle. La justice de paix avait été assermentée dans la matinée par un juge du tribunal de Cossionay, ainsi que cela se pratiquait à cette époque. Magistrats de l'ordre judiciaire et membres de la municipalité avaient largement fait honneur à un de ces menus comme les hôtels de première classe eux-mêmes ne nous en servent plus aujourd'hui. Au dessert,

on avait décacheté quelques bouteilles de vin de la comète, de ce 1811 dont les vieux gardent encore le souvenir. Les langues s'étaient déliées et l'on avait porté la santé de toutes les autorités constituées. Moins loquaces où plus timides que leurs commensaux, MM. les assesseurs demeuraient seuls silencieux. Cependant, leur président ayant pris la parole à deux ou trois reprises, ils se firent finalement entendre à tour de rôle, comme s'ils voulaient se ratrapper, et ils devinrent intarissables.

M. le juge au tribunal se leva alors, le verre en main, et dit : « Messieurs de la justice de paix de l'Isle, voulez-vous me permettre une image ? Nous sommes entre nous et nous pouvons nous dire nos petites vérités sans que notre dignité en souffre. »

— Parlez ! parlez ! s'écrierent les convives.

— Eh bien, je comparerais la justice de paix de ce cercle à un violon. Vous, messieurs les assesseurs, vous en représentez les quatre cordes et vous, M. le juge de paix, vous êtes l'archet qui les fait vibrer.

À cette boutade, un éclat de rire secoua toute la table, à l'exception de l'assesseur de Mont-la-Ville. S'étant levé à son tour, ce magistrat demanda au juge de Cossionay la permission de faire aussi une comparaison. Cela lui fut accordé sans peine.

— Je trouve, dit-il d'un air sombre, que le tribunal de Cossionay ressemble, les jours d'audience, à l'arche de Noé, parce qu'on y voit toute sorte de bêtes.

Ce mot mit fin aux comparaisons et le banquet finit en queue de truite de la Venoge.

On vilho sergeant.

Quand on a été su lo militéro, qu'on a fe lo Sonderbon et pétêtré onco la campagne dè Bâle, ein treinte-trai, credoublu ! dierro cein no fâ plissé dè vaire dâi sordâ et, s'on démâorâ pè Lozena, Yverdon, àobin pè Mâdon, on sè redressè quand lo bataillon dè clliâo dzouvenâ valottets passé tambou battant et musique ein tête ! Tonaire ! seimblîe qu'on ein est adé, on sè redressè coumeint on piâo su on molan et se lo sa, la giberne, lo fusi et to lo bataclan étiont que, no tsapérâ d'allâ vito tot cein empougni po poai s'infelâ dein lo bataillon ein eimourdeint cllia que sé dit : *La Suisse même aux premiers jours...*

Mâ, se y'ein a dâi tot terriblio po lo militéro, y'ein a prâo assebin, et mimameint dâi sergents et dâi caporaux que seimblîont dâi tot crâno, quand lo y'eouata passâ pè le tserrairâs, on derâi, quand l'ont met l'habit, que l'ein sâvont atant que lo capiteno et mimameint lo colonet ; dè clliâo z'iquie, faut on boncon se démaufiâ, kâ la pe boun'eimpârtia dâo teimps l'est dâi gaillâ que n'ont que la niaffe, que ne cognaisson pas pipetta ào serviço et que sè font fourrâ ào clliâo dza lo second dzo dâo camp. Ce sont dâi sordâ que ne sont bons què po la pararda, pu l'est tot.

Vorassovegni-vo dè cllia que vo contâvol l'an passâ su cê vilho sergeant qu'avâi été ào Sonderbon et que sè bragâvè d'avâi fe cosse, d'avâi fe cein, que l'avâi tiâ ne sè dierro dè Fribordzâi et qu'on avâi trovâ étaï dézo on ceresi tandi que lè z'autro ferraillivant, et que droumessai tant bin que 'na tchivra, que brottâvè perquie, l'âi avâi medzi lè frindzès dè sè z'époulettès po cein que lè z'avâi prâissè po de l'herba.

L'est d'on gaillâ dè cllia sorta que vu vo z'ein derè iena hoai :

Ia on part dè senannès est arrevâ pè Mâdon on bataillon dè dzouvenos sordâ que passâvant l'écoule pè Colombi (pas Colombi qu'est su Mordze, mâ on autre que sè trâovè pè su Nâitsati) et lè z'ont remisâ pè la caserna.

Lo leindeman matin, quand l'ont volliu re-

modâ contre Yverdon, y'avâi ou moué dè dzeins po lè vouaiti einvouâ pè compagni et po lè vaire défelâ la pararda.

Y'avâi assebin perquie on certain Dzolliet, qu'avâi éta sergeant dâo teimps dâi fusi à basinet et qu'avâi 'na niaffe dâo tonaire.

Quand bin n'avâi jamé éta qu'on tot crouïte militero, cê vilho ne fasâi què débliattârâ su clliâo dzouvenos sordâ que s'alignânt su la pliace et faillai l'ouïre : « Eh ! désai, n'est pas dè noutron teimps qu'on arâi fâ dinse, on martivâ mi què cein et cein allâvè pe crâneint, assebin on étaï pe d'attaquè què clliâo d'ora et on avâi mé dè goût po lo militero ; vouaiti-vai clliâo sa et clliâo fusi coumeint dianstro l'ont cein aligni ! cein a-te facon ! na ma fâi, ne poivont pa pî s'aligni bin adrâi ! Tonaire, s'on étaï dâo bataillon !

— Ta ! ta ! ta ! l'ai fe adon on autre, vo bragâ pas tant, l'oncllio Dzolliet : vo rassovegni-vo dè clliâo pliace dezo cê telliot, ào fin boo dè la Brouye, et fo l'herba et ni rein n'a pu crêtrè tandi mè dè dix z'ans tant cein avâi éta troupenâ, que l'a fallu la fochérâ po poai ein avâi oquie.

— Binsu, que m'ein rassovigno !

— Et bin sédès-vo porquiet clliâo pliace étaï dinse troupenârâ ?

— Ma fai na ! et porquiet ?

— L'est à foce que lè sergents l'ai sont zu s'étaidre lè z'autro iadzo tandi que clliâo pourro drublio dè caporaux s'escormantsivant à comandâlè z'a-draite et lè z'a-gautse su la pliace !

— Et vo rassovegni-vo onco dè clliâo pequie que l'avont pliântâ ti le veingt pas tot dâo long dè la pliace d'armes ?

— Oi ! oi ! mâ sont via du grantein !

— Bin oi ! mâ vo ne sédès pétêtré pas porquiet l'avont pliântâ clliâo pequie ?

— N'ein sé rein, na ma fai !

— Et bin l'étaï po férè alligni lè sergents lè z'autro iadzo, po cein que fassion adé férè dâi reings tot corbo et que n'etiont jamé fottu dè férè front bin adrâi !

— Tulipes et jacinthes. — Plusieurs massifs de la promenade de Montbenon se parent déjà d'un riant tapis de pensées, de myosotis et autres fleurettes, au milieu desquelles s'élançent quelques premières tulipes.

Comme elles sont gracieuses, ces tulipes dont la hampe droite et lisse comme un jonc se termine par une fleur à six pétales, qui compte parmi les plus belles. — Grâce à de nombreuses variétés obtenues par la culture et leurs délicates nuances, un massif de tulipes, au printemps, est ce qu'il y a de plus coquet, de plus ravissant à l'œil du promeneur.

Originaire d'Orient et introduite en Europe vers 1550, nous dit la *Science illustrée*, sa vogue fut si grande, qu'en 1629, d'après le botaniste anglais, John Parkinson, il n'en existait déjà pas moins de cent variétés. On en compte aujourd'hui plus de quinze cents.

On sait avec quelle fureur sévit, en Hollande, au XVII^e siècle, ce qu'on a appelé la *tulipomanie*. Les oignons de tulipe étaient cotés à la Bourse de Harlem ; on jouait sur eux comme actuellement sur la rente et certains se vendaient un prix fabuleux. Selon Munting, il se fit, en trois ans, à Harlem seulement, pour dix millions de florins d'affaires en tulipes. La variété *semper Augustus* atteignait plusieurs milliers de florins. On cite un amateur qui en acquit un oignon en échange de douze arpents de terre ; un autre qui offrit 4600 florins et, en sus, une voiture avec deux chevaux tout garnis.

Cependant la jacinthe, aujourd'hui, a détrôné la tulipe, même aux yeux des Hollandais. D'une culture facile, elle donne de grosses grappes de toutes les nuances de l'arc-en-